



CINÉMA

L'HOMME QUI A INSPIRÉ LE MYTHE

STAR WARS, JE SUIS TON PÈRE

Le créateur de la saga est, bien sûr, George Lucas. Mais le cinéaste s'est inspiré des théories de Joseph Campbell, intellectuel obsédé par l'universalité des mythes. Par Gilles Heuré

— Cette semaine, après des mois d'impatience fébrile, un public conquis d'avance va enfin découvrir en salles *Le Réveil de la force*, réalisé par J.J. Abrams, septième opus de la saga *Star Wars*. A moins d'une impensable catastrophe industrielle, ce nouveau chapitre connaîtra un succès comparable à ceux qui l'ont précédé. Aux origines de ce triomphe, qui se perpétue depuis trente-huit ans, le demiurge George Lucas, bien entendu, mais aussi sa principale source d'inspiration : les travaux de l'universitaire américain Joseph Campbell (1904-1987), auteur du *Héros aux mille et un visages*. Dans cette étude passionnante, où l'on croise la Bible, les légendes arthuriennes, les contes esquimaux ou *Don Quichotte*, Campbell affirme que tous les grands mythes qui accompagnent l'humanité depuis l'Antiquité répondent à l'immuable schéma d'un héros ordinaire lancé dans une fabuleuse et périlleuse quête initiatique. Retour sur un auteur d'une insatiable curiosité et d'une œuvre nourrie par toutes les légendes du monde.

Curieux bonhomme que ce Joseph Campbell, essayiste, spécialiste des mythologies et des religions comparées, qui fascina et ensorcela des millions d'Américains ! Tout gamin, élevé dans la religion catholique, donc obligé de « prendre les mythes au sérieux » et spectateur assidu des représentations sur le Far West de Buffalo Bill au Madison Square Garden, son intérêt pour les Indiens d'Amérique du Nord et, plus généralement, pour les similitudes entre différentes cultures et religions s'aiguïsa au cours de ses visites régulières au Muséum d'histoire naturelle de New York.

Biologie et mathématiques à l'université de Dartmouth, littérature comparée à Columbia, voyages en Europe, où il découvre alors les légendes arthuriennes et les romans médiévaux autant que les œuvres de James Joyce et de Thomas Mann : cet érudit obsessionnel aurait pu mener la plus

À VOIR

Star Wars. Le Réveil de la force, de J.J. Abrams. En salles le 16 décembre. La critique dans notre prochain numéro.

À LIRE

Le Héros aux mille et un visages, de Joseph Campbell, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Henri Crès, éd. J'ai lu, 640 p., 8,90€.
Puissance du mythe, de Joseph Campbell, avec la collaboration de Bill Moyers, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jazenne Tanzac, éd. OXUS, 286 p., 22,30€.

brillante des carrières universitaires si l'ampleur sans cesse grandissante de sa curiosité avait pu être endiguée. Mais, en 1929, il renonce à un doctorat. Victime, comme ses compatriotes, de la crise économique, il s'isole dans les bois à la manière de Thoreau et s'impose un rythme de lecture soutenu jusqu'en 1933, date à laquelle il obtient un poste d'enseignant dans le Connecticut, puis, peu après, au Sarah Lawrence College, proche de New York, où il occupera la chaire de mythologie comparée.

Avec ses cours et ses conférences, il développe son enseignement sur les mythes, et ses participations à des émissions de radio et de télévision lui confèrent une notoriété accrue. C'est en 1949, avec son livre *Le Héros aux mille et un visages*, qu'il développe sa théorie du monomythe : mythologies, légendes et récits suivraient, selon lui, le même schéma de construction du héros, dont les étapes seraient similaires. Le mythe ? Il suffit d'être curieux pour le voir apparaître. « *Que nous écoutions avec une réserve amusée les incantations obscures de quelque sorcier congolais aux yeux injectés de sang ou que nous lisions, avec le ravissement d'un lettré, de subtiles traductions des sonnets mystiques de Lao-tseu, écrit-il d'entrée de jeu dans L'Homme aux mille et un visages, qu'il nous arrive, à l'occasion, de briser la dure coquille d'un raisonnement de saint Thomas d'Aquin ou que nous saisissions soudain le sens lumineux d'un bizarre conte de fées esquimaux – sous des formes multiples, nous découvrirons toujours la même histoire merveilleusement constante.* »

Au centre de ces histoires, émergeant des limbes antiques ou médiévaux, se dessine le héros, d'abord homme ordinaire, puis aspiré par un fabuleux destin qui rejoindra ses rêves d'enfant et révélera sa courageuse détermination. Son parcours sera balisé par différentes étapes. Le « départ », d'abord, qui l'extraira de son environnement social pour le propulser dans « l'appel de l'aventure ». Cette première phase d'initiation peut être encouragée par un personnage, par exemple un nain, un sorcier ou un ermite, qui l'incitera à assumer son destin. Suivront une série d'épreuves qui obligeront le héros à franchir des frontières inconnues et à affronter des ennemis, afin de conquérir ce qui assurera la sauvegarde ou le bonheur de l'humanité. « *L'exploit du héros*



Rey (Daisy Ridley),
nouvelle héroïne
de la saga.



moderne, écrit Campbell dans *Le Héros aux mille et un visages*, c'est de tenter de ramener à la lumière cette Atlantide perdue qu'est notre âme réunie. » L'autre vertu des mythes serait, selon lui, d'ordre pédagogique : ils permettent à l'individu de « s'identifier à l'humanité entière et non plus à une communauté précise ». Ils donneraient enfin de l'espoir : « C'est du fond de l'abîme que retentit la voix du salut. »

Autant dire qu'il s'agit de plonger en nous-mêmes, en un voyage initiatique, pour que se déploient des aptitudes atrophiées par le monde moderne, et, aussi, pour mieux prendre conscience des valeurs de la collectivité contre lesquelles l'individualisme contemporain, le machinisme et le scientisme conspirent pour les annihiler. Quelle que soit la période, il y a donc bien, pour Campbell, « une suite d'actions typiques accomplies par le héros mythique », un « archétype » reconnaissable qui permet aux enfants, perdus dans la civilisation matérialiste contemporaine, de le reconnaître quand ils en voient un et de s'écrier en regardant *Star Wars* : « Que la Force soit avec vous ! »

Le Héros aux mille et un visages est un livre époustouflant, tant les récits épiques et les légendes s'enchevêtrent. Jésus, Bouddha, Prométhée, Jason, mythes indiens d'Amérique du Nord, cycle arthurien du Moyen Âge, Don Quichotte, Lancelot, Shiva, djinns de l'Arabie pré-musulmane, peintures tibétaines ou contes sibériens des Buriates d'Irkoutsk déferlent en références aussi inattendues qu'enchanteresses, portées par l'admiration que Campbell portait à Carl Gustav Jung, contemporain de Freud, pour lequel les mythes trouvaient leur origine dans l'inconscient collectif. La narration enthousiaste explore un passé aux formes mythiques et magiques tellement denses qu'elle en décuple la distance et en brouille les repères, rendant parfois la lecture plus merveilleuse que convaincante.

C'est dans les entretiens entre Joseph Campbell et le journaliste Bill Moyers, qui, produits par la chaîne PBS, se tinrent entre 1985 et 1986 au ranch Skywalker de George Lucas, que le propos se simplifie et permet au lecteur de ne plus être en apnée dans le flot ininterrompu des aventures mythologiques. L'enchantement du verbe, qui envoûta des millions de téléspectateurs, les questions de Bill Moyers et la référence à *Star Wars*, de Lucas, éclairèrent ce qui, dans *Le Héros aux mille et un visages*, pouvait noyer le lecteur [le texte des émissions paraîtra, un an après la mort de Campbell, sous le titre français *Puissance du mythe* et se vendra outre-Atlantique à plus de un million d'exemplaires, NDLR].

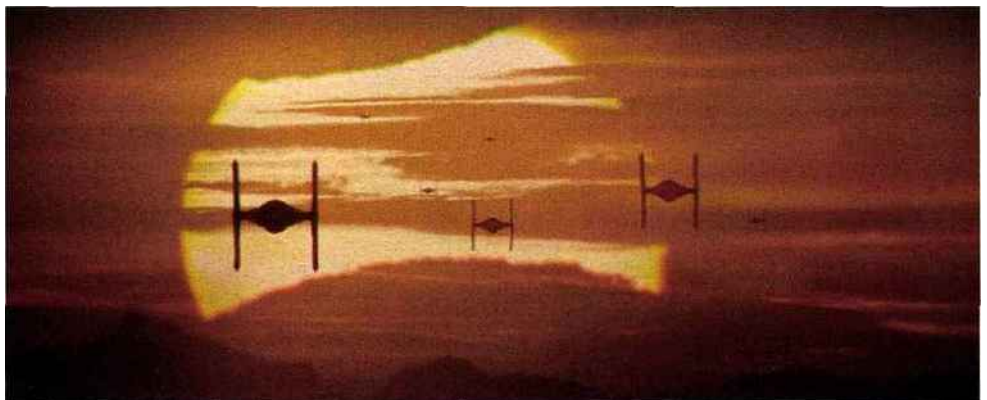
George Lucas a toujours fait état de sa dette envers le livre de Campbell pour la chevauchée héroïque de sa trilogie intergalactique. Invité par lui à voir les films, Campbell, loin de se sentir trahi, se serait écrié : « Nos ordinateurs, nos outils, nos machines ne suffiront pas. Il nous faut compter sur notre intuition, sur notre réel [...] Luke Skywalker n'est jamais aussi raisonnable qu'au moment où il découvre en lui-même assez de ressources pour affronter sa destinée. »

L'épisode IV de *Star Wars*, baptisé *Un nouvel espoir*, est bien campbellien en diable. Luke Skywalker, quittant sa ferme en plein désert pour affronter l'Empire des forces obscures, ramener les plans secrets de l'Etoile noire et délivrer

la princesse Leia, a accompli son destin et conquis son Graal en devenant le héros de l'Alliance rebelle. Il a traversé les noires et infinies étendues de l'espace, où les pluies de météorites sont aussi tranchantes que les épines des forêts médiévales. Comme le lui a appris Obi-Wan Kenobi, type de protagoniste essentiel dans la construction des mythes, qui guide le héros et lui montre la voie, Skywalker obéit à sa force intérieure et délaisse le viseur sophistiqué pour tirer sa torpille à protons à l'œil nu. Emprunt à Campbell, encore, que la rédemption de Han Solo, mercenaire de l'espace qui devient héros à son tour en sauvant Skywalker.

L'inventif Joseph aurait-il fait un bon scénariste de cinéma ? Curieusement, sauf quand Bill Moyers le met au pied du mur, Campbell ne fait que de rares allusions au septième art, pourtant abondant pourvoyeur de mythes et de héros. Il évoque Douglas Fairbanks, qu'il admirait dans sa jeunesse (au même titre que Léonard de Vinci), admet que John Wayne est entré « dans le domaine de la mythologie », mais ne semble jamais avoir entendu parler de *Shane (L'Homme des vallées perdues)*, de George Stevens. Des lacunes dont il ne se cache pas, bien qu'il reconnaisse toutefois que le « temple » du cinéma peut créer des héros, alors que la télévision, que l'on ne voit que chez soi, ne produit que des « célébrités ».

Dans ses écrits, Campbell entretient une tension constante entre citations et affirmations dans le but d'em-



porter l'adhésion du lecteur, confirmant sans le vouloir ce qu'écrivait Jean-Pierre Vernant dans « Raisons du mythe », dernier chapitre de *Mythe et société en Grèce ancienne* (1974) : « Le mythe, dans sa forme authentique, apportait des réponses sans jamais formuler explicitement des problèmes. » Eperonné par ses lectures, comme Skywalker le sera par le mystère de sa destinée, Campbell confirme surtout la puissance de la fiction, donc de la littérature, qui n'éprouve aucun besoin de validation, puisqu'elle crée elle-même sa propre vérité.

Beaucoup de siècles donc, et de cultures, avec lesquels il compose un puzzle fascinant, susceptible parfois de faire se dresser les cheveux sur la tête des historiens, comme quand il déclare que « Napoléon a été au XIX^e siècle ce que Hitler a été pour le XX^e ». Mais au moins valorise-t-il la richesse des cultures différentes et, d'une certaine façon, réveille-t-il l'intérêt pour les histoires mortes. Joseph Campbell était un philosophe-gourou admiré par ses étudiants, auxquels il répétait : « Allez où vous mène votre cœur. » Il était porté aux nues par une Amérique éprise des thèmes du développement personnel et de la réconciliation entre les hommes et la nature. A sa mort, un journaliste du *New York Times* pourra écrire : « Un professeur de légendes en devient une lui-même. » ●

Dans son livre *Le Héros aux mille et un visages*, Campbell affirme que les mythes suivent la même trame : un héros ordinaire lancé dans une dangereuse quête initiatique.